Olivier Cabon (dir.)

Histoire et civilisation du Soudan De la préhistoire à nos jours

Africae

3. La Terre de l’Arc

Le Groupe C et le royaume de Kerma. 2 450-1 450 av. J.-C.

Claude Rilly

DOI : 10.4000/books.africae.2797
Éditeur : Africae, Soleb, Bleu autour
Lieu d'édition : Paris, Khartoum
Année d'édition : 2017
Date de mise en ligne : 17 janvier 2022
Collection : Africae Studies
EAN électronique : 9782493207074

<http://books.openedition.org>

Référence électronique

RILLY, Claude. 3. *La Terre de l’Arc : Le Groupe C et le royaume de Kerma. 2 450-1 450 av. J.-C* In : *Histoire et civilisation du Soudan : De la préhistoire à nos jours* [en ligne]. Paris, Khartoum : Africae, 2017 (généré le 28 janvier 2022). Disponible sur Internet : <<http://books.openedition.org/africae/2797>>. ISBN : 9782493207074. DOI : <https://doi.org/10.4000/books.africae.2797>.

la Terre de l’Arc

le Groupe C

et le royaume de Kerma

2450-1450 av. J.-C.

Le Groupe C

L'une des découvertes les plus significatives et les plus émouvantes effectuées à Kerma par la mission de l'université de Genève dirigée par Charles Bonnet fut celle d'un jeune archer naturellement momifié, tenant encore de la main la corde de son arc. Datée du Kerma ancien (2450-2050 av. J.-C. d'après les analyses récentes), la sépulture était constituée d'une fosse ovale où le corps avait été déposé sur une natte, protégé entre deux couvertures de cuir et accompagné d'un trousseau minimal, carquois, flèches, deux arcs, quelques plumes d'autruche et un petit récipient de céramique. Les traits, encore reconnaissables, sont ceux d'un adolescent. Sa coiffure de petites boucles était entourée d'un bandeau où il fixait, selon la coutume des guerriers de Nubie, une plume d'autruche. Ce sont les archers de Kerma qui ont fait en quelques siècles d'une petite principauté sur la troisième cataracte un État puissant, le plus anciennement attesté en Afrique subsaharienne, capable de tenir tête à l'Égypte pharaonique durant un millénaire. Outre l'appellation ancienne de « Terre de l'Arc » qui restera en usage, apparaissent deux noms, sans doute empruntés aux populations locales, qui désignent dans les textes égyptiens le nouveau royaume : « Yam » à la fin de l'Ancien Empire, puis « Koush » à partir du Moyen Empire. Ce dernier subsistera jusqu'à la fin de l'Antiquité et au-delà, à travers le copte et la Bible hébraïque.

Mais tournons d'abord nos regards vers la situation en Basse-Nubie, que nous avons laissée dans le chapitre précédent aux mains des Égyptiens de l'Ancien Empire et vidée de sa population indigène. Vers 2400 av. J.-C., quatre siècles après la disparition du Groupe A, une nouvelle culture locale y fait son apparition, le Groupe C. La filiation entre les deux horizons, malgré la longueur de l'intervalle qui les sépare, est évidente. Toutefois, le Groupe B intermédiaire, proposé par l'archéologue américain George A. Reisner, s'est avéré illusoire (voir chapitre 2, p. 48 sq.). On pense aujourd'hui que le Groupe A a survécu dans les oasis du désert occidental (Wadi Shaw, Laqiya, Sélima) avant de rejoindre la vallée lorsque les conditions climatiques, avec la phase finale de la désertification du Sahara, sont devenues trop difficiles pour l'élevage des bovins. L'état égyptien sur la région semble également s'être desserré sous la V^e dynastie. Une politique alternant intimidations par des campagnes militaires sporadiques et échanges pacifiques s'est mise en place. Elle est particulièrement bien attestée par les textes égyptiens sous la VI^e dynastie. Dans cette perspective, le retour d'une population locale et son organisation en chefferies permettait à l'administration égyptienne la commodité d'un intermédiaire commercial régulier et évitait les risques de longues expéditions répétées.

Figure de bovidé, Groupe C, musée national, Khartoum, SNM 63/2/92.

Vase décoré, Groupe C, musée national, Khartoum, SNM 13892.

Vase décoré, Groupe C, musée national, Khartoum, SNM 172/3.

◀ Comme pour son prédécesseur le Groupe A, l'élevage est la grande affaire du Groupe C. On a ainsi retrouvé dans les sépultures des figurines d'animaux en grand nombre, bovins et ovins. Certaines de ces statuettes d'argile figurant des moutons portent sur la tête un petit globe où l'on piquetait des plumes, indice d'un culte particulier qui se retrouve dans les enterrements de Kerma. Les tombes sont au début de simples fosses ovales où le défunt, comme à Kerma, est placé en position contractée, le corps orienté ouest-est et la face regardant le nord. Le trousseau funéraire est simple : outils, parures et céramiques. Par la suite, l'influence égyptienne se fait sentir avec des fosses de plus grandes dimensions, de forme rectangulaire et pouvant contenir dans le cas des sépultures d'élite des substructures de briques. Sans doute également empruntées à l'architecture funéraire égyptienne et attestées aussi à Kerma, de petites chapelles pour le culte du défunt sont ajoutées au tombeau, mais elles font face à l'ouest et non à l'est comme en Égypte. L'une des particularités des tombes du Groupe C tient à la présence de stèles de pierre, parfois fixées le long des parois, qui forment à l'extérieur une couronne emplies de cailloutis blanc. Une réussite remarquable de cette culture est la beauté de ses céramiques d'apparat, retrouvées en grand nombre dans les sépultures. Les formes sont celles du fonds soudanais ancien : bols hémisphériques plus ou moins ouverts, pots, jattes. Le traitement de la surface, en revanche, fait preuve d'un art de la décoration porté à son zénith. Des figures géométriques tracées au peigne, bandes, triangles, losanges ou carrés, rehaussées de pigments blancs, jaunes ou rouges, couvrent l'ensemble du récipient en un décor chatoyant. Seule la céramique tardive de Kerma, avec des techniques très différentes, atteint ce degré de perfection.

Les établissements sont le plus souvent composés, comme pour le Groupe A, de légères structures circulaires élevées autour de poteaux. Toutefois, des agglomérations ont été retrouvées sur plusieurs sites qui devaient servir de relais administratifs et commerciaux, comme à Ouadi es-Seboua ou Areika. Elles comprennent de véritables maisons, à plusieurs pièces, où les matériaux utilisés sont le pisé, la pierre et même la brique crue, une technique nouvelle empruntée aux Égyptiens. Ces établissements étaient entourés de murs défensifs.

Sur le plan politique, les textes égyptiens évoquent trois principautés majeures, Wawat, Irtjet et Satjou, qu'on localise sans certitude autour de Dakka, Aniba et Faras, en amont de la deuxième cataracte. Chacune était dirigée par un souverain particulier (égyptien *heqa*), mais autour de 2270 av. J.-C., entre les différentes expéditions de l'explorateur Herkhouf (voir encadré, p. 73 sq.), ces chefferies furent réunies sous l'autorité du souverain de Wawat, nom qui finira par désigner l'ensemble de la Basse-Nubie dans les textes égyptiens ultérieurs. Si la Basse-Nubie

était sans conteste le cœur du Groupe C, des groupes isolés participant de la même culture sont attestés jusqu'à Kerma, lors des périodes anciennes. Les textes d'envoûtement égyptiens du Moyen Empire, qui nomment les pays ennemis et leurs dirigeants, répertorient au nord de l'île de Saï une douzaine de chefferies, dont certaines peuvent relever du Groupe C. D'autres sont clairement attribuables aux Medjay, un peuple de langue couchitique. Ancêtres des actuels Bedjas, nomades riverains de la mer Rouge, ils étaient alors établis dans le désert oriental. Cet environnement difficile les poussait souvent vers la vallée du Nil où les Égyptiens les recrutaient comme mercenaires, particulièrement dans la police des villes. Leur nom finit d'ailleurs par désigner en égyptien tout policier, fût-il d'une autre origine.

Les relations du Groupe C avec les Égyptiens furent tributaires de l'histoire complexe du royaume pharaonique entre la fin du troisième et le milieu du deuxième millénaire. Après le règne de Pépy II, l'un des plus longs connus de l'histoire mondiale (près de soixante-dix ans autour de 2200 av. J.-C.), l'Égypte entra dans la Première Période intermédiaire, caractérisée par l'éclatement du pouvoir central en principautés indépendantes. Durant près d'un siècle, la domination égyptienne, réduite à quelques incursions en Basse-Nubie de la part de la IX^e dynastie de Thèbes, se fit plus légère. Mais l'affaiblissement de l'Égypte, avec une quasi-interruption des échanges commerciaux, semble avoir entraîné une crise économique dans la région. C'est l'époque où les mercenaires nubiens commencèrent à affluer dans les armées des rois thébains. Avec le retour d'un pouvoir unifié vers 2030 av. J.-C., l'Égypte réinvestit la Basse-Nubie. Sous le pharaon Aménemhat I^{er}, vers 1970 av. J.-C., une politique agressive de colonisation de la région fut entreprise, qui ne demanda pas moins de trois campagnes, en l'an 10, 18 et 29 du règne. Face au pouvoir grandissant des rois de Kerma, une véritable « ligne Maginot » formée de quatorze forteresses en briques crues fut édifiée sous les règnes de Sésostri I^{er} et Sésostri III. Les principales, Serra, Bouhen, Mirgissa, Askout, Semna, Koumma, étaient doublées d'importantes villes de garnison égyptiennes, avec quartiers d'habitations, temples et cimetières. Semna, Koumma et l'île d'Ouronarti, situées les plus au sud, en amont de la deuxième cataracte, constituaient la frontière proclamée comme intangible par des stèles hiéroglyphiques au nom de Sésostri III. Deux forteresses, Ikour et Qoubban, furent construites plus au nord pour protéger l'accès aux mines d'or du Wadi Allaqi, qui à partir du règne de Sésostri I^{er} devinrent la principale source du métal précieux pour l'Égypte.

Les populations du Groupe C durent s'adapter à cette lourde présence, doublée d'une surveillance sourcilleuse, qu'attestent les « dépêches de Semna », où le gouverneur de la forteresse faisait noter tous les déplacements des populations locales. Il semble que les deux communautés

vécurent de manière séparée. Vers la fin de la XIII^e dynastie, l'Égypte connut à nouveau des soubresauts. Ce fut la Deuxième Période intermédiaire (1730-1550 av. J.-C.). Le pays éclata bientôt en deux royaumes, l'un en Basse et en Moyenne-Égypte, tenu par une dynastie d'origine cananéenne, les Hyksôs, l'autre en Haute-Égypte, dirigé par des rois égyptiens basés à Thèbes. Les garnisons des forteresses de Basse-Nubie furent abandonnées à leur sort et ne tardèrent pas à tomber entre les mains du royaume de Kerma. Suprême ironie : ces fortifications démesurées (Bouhen par exemple couvre près de 7 ha, Serra comprend 15 000 m³ de briques crues), qui ne le cèderont en gigantisme qu'à la Grande Muraille de Chine, sont tenues un siècle et demi après leur construction par des administrateurs qui, dans leurs stèles funéraires, proclament leur allégeance au roi de Kerma. Ainsi, dans un texte retrouvé à Bouhen et commandé par son petit-fils Iah-ouser, le notable Ka, frère du gouverneur de la forteresse, s'exprime en ces termes, utilisant une métaphore courante pour signifier sa loyauté : « J'étais un vaillant serviteur du souverain de Koush. J'ai baigné mes pieds dans les eaux de Koush parmi la suite du roi Nedjeh. Je suis revenu sain et sauf avec ma famille. »

On ignore quelles furent les relations entre les gens du Groupe C et les armées de Kerma. Sans doute passèrent-ils, comme les expatriés égyptiens des forteresses, d'un pouvoir à l'autre sans grand changement. La cohabitation entre les deux populations existait déjà à Kerma, limite méridionale excentrée de la culture du Groupe C, puisque, dans le cimetière oriental de la ville, les tombes des périodes anciennes de ces deux cultures se côtoyaient, sans toutefois se mêler. Après la chute du royaume de Kerma, le Groupe C semble se dissoudre dans une culture mixte égypto-nubienne, attestée par exemple à Askout en contexte funéraire.

Le royaume de Kerma

On a longtemps méconnu la spécificité du royaume de Kerma. Lorsque l'archéologue américain Reisner y entreprit les premières fouilles en 1913, le site n'était signalé que par deux énormes bâtisses énigmatiques en briques crues, appelées *deffufa*, « forteresse » dans la langue nubienne locale. Les travaux portèrent surtout sur la vaste zone, au nord de la *deffufa* orientale, où fut mis au jour un immense cimetière (on estime entre 20 000 et 30 000 le nombre total de sépultures) composé de fosses de taille variable coiffées de tumuli. Les plus grandes, au sud, atteignaient près de 100 m de diamètre et comportaient des superstructures de briques où l'on trouva un riche matériel en dépit des pillages. Y figuraient notamment des statues de notables égyptiens de la fin de l'Ancien Empire et du Moyen Empire. Reisner, très

naturellement, y vit les possesseurs de ces tombes. Il imagina une colonie égyptienne très excentrée, responsable de l'acheminement en Égypte des produits africains. L'énorme *deffufa* occidentale était dans cette perspective un entrepôt pour ces marchandises exotiques. Quant aux tombes, elles témoignaient de l'influence locale à laquelle avaient fini par succomber des générations de gouverneurs égyptiens expatriés. Ce tableau qui évoque une sorte d'Inde britannique transposée en Nubie antique peut prêter à sourire, mais on ne doit pas oublier que Reisner, par ailleurs archéologue hors pair et fin analyste, ne disposait d'aucun témoignage qui aurait pu contredire cette interprétation. Les très rares textes égyptiens qui attestent un royaume puissant au sud de l'Égypte n'avaient pas été encore découverts. La seconde stèle de Kamosé, qui décrit la proposition d'alliance entre le royaume hyksôs et Kerma, fut trouvée à Thèbes en 1954, et l'inscription de la tombe de Sobeknakht à el-Kab, décrivant une incursion de Kerma et de ses alliés jusqu'en Haute-Égypte, n'a été découverte qu'en 2003.

Les fouilles de sauvetage de la Nubie au début des années 1960 avaient déjà commencé à semer le doute sur la présence continue de l'Égypte pharaonique sur ce territoire entre le Moyen et le Nouvel Empire. Mais ce sont les fouilles de l'université de Genève, menées à partir de 1973, qui apportèrent la preuve définitive que l'on avait affaire à la capitale d'un État indigène, le plus ancien royaume historiquement connu d'Afrique subsaharienne. Leur directeur, Charles Bonnet, est une des personnalités les plus marquantes de l'archéologie moderne au Soudan. Ancien exploitant des vignes familiales, puis diplômé d'architecture, il mena ensuite de front une carrière à Genève, où il était responsable de l'archéologie du canton, et en Nubie, où il fouilla d'abord le site de Tabo et y dégacha un temple égyptien rebâti par le pharaon de la XXV^e dynastie Taharqo, avant de reprendre la concession de Kerma, quelques kilomètres au nord de Tabo. Paradoxalement, il commença par la période finale du royaume. Appelé par le service des Antiquités pour explorer les fondations d'une maison de la ville moderne de Kerma qui menaçait ruine, il s'aperçut qu'elles étaient bâties sur les restes d'une immense tombe en entonnoir, soigneusement tapissée de blocs de pierre et munie d'un escalier axial. Les infiltrations d'eau empêchèrent de mener la fouille à son terme.

Mais on sait maintenant qu'il venait de découvrir la sépulture d'un des derniers souverains de Kerma. Dès lors, il reprit la concession du site abandonnée depuis les travaux de Reisner. Ses conclusions, qui s'opposaient aux interprétations de l'Américain, mirent du temps à gagner l'adhésion des égyptologues. Mais à la fin des années 1980, plus personne ne douta qu'il avait existé, au sud de l'Égypte, pendant de longs siècles,

Vase rouge à bords noirs, Kerma classique, Kerma,
musée national, Khartoum, SNM 1286 (le socle est moderne).

Modèle de maison, Kerma classique, terre cuite, Kerma, cimetière est,
tumulus K111/K315, musée national, Khartoum, SNM 1119.

Vase en forme d'autruche, Kerma classique, Kerma, cimetière est, tumulus K xiv ou K xv, est de la chapelle A, musée national, Khartoum, SNM 1134.

Vase en forme d'hippopotame, terre cuite, Kerma, musée national, Khartoum, SNM 1122.

◀ un État puissant, rival de l'Égypte et ne lui cédant presque en rien, sinon dans l'usage de l'écriture qu'il n'adopta jamais. Charles Bonnet devenait ainsi l'homme qui a rendu au Soudan mille ans de son histoire.

C'est toutefois à Brigitte Gratien, de l'université de Lille, que l'on doit la périodisation du royaume de Kerma. À partir de l'étude des céramiques de la nécropole de l'île de Saï, un cimetière d'élite des princes locaux très bien conservé, elle put distinguer trois périodes : Kerma ancien (2 450-2 050 av. J.-C.), Kerma moyen (2 050-1 750 av. J.-C.), Kerma classique (1 750-1 550 av. J.-C.). On ajoute parfois une période « Kerma final » (1 550-1 450 av. J.-C.), correspondant aux longues luttes qui précédèrent la victoire définitive des Égyptiens et l'établissement de la colonisation pharaonique.

L'apparition du royaume de Kerma s'est sans doute faite plus graduellement qu'on ne le pensait il y a quelques années. La découverte de sites Pré-Kerma sur une large portion de la vallée du Nil moyen montre, à tout le moins, qu'une culture commune y était déjà établie. Semblablement, l'existence de tombes princières du Kerma ancien situées aussi au nord que l'île de Saï laisse supposer une organisation sociale commune, voire une fédération de cités dès cette époque initiale. Vers 2 450 av. J.-C., un premier établissement s'installe autour du site où s'élèvera la *deffufa* occidentale, à 4 km à l'ouest du village Pré-Kerma. La continuité entre les deux établissements est démontrée par le fait que les habitants de Kerma aient encore utilisé le site ancien pour y enterrer leurs défunts, sans doute pour qu'ils reposent au plus près de leurs ancêtres. Il est certain qu'ici aussi les facteurs climatiques sont à l'origine de ce déplacement. La création du royaume de Kerma correspond en effet au début de la dessiccation du Nord-Soudan. Les affluents importants du Nil situés immédiatement en amont, le Wadi Howar et le Wadi el-Melik, s'assèchent dans leur cours inférieur, interrompant leur jonction permanente avec le Nil. Le fleuve lui-même se retire au milieu de son large lit, les crues gigantesques disparaissent progressivement et les bras saisonniers se raréfient, obligeant les habitants du site Pré-Kerma à se déplacer quatre kilomètres à l'ouest. Toutefois, le bassin de Kerma restera jusqu'à nos jours un des endroits les plus hospitaliers de la Nubie, avec ses vastes étendues fertiles à l'est du Nil.

Il ne fait pas de doute que, dans un environnement de plus en plus aride, cette région riche en pâturages ait agi comme un puissant aimant sur les peuples pastoraux chassés du Sahara oriental par la sécheresse croissante. Cet afflux de population, dont témoigne un peu plus au nord l'essor du Groupe C (voir ci-dessus, p. 60 sq.), a certainement contribué à la multiplication des établissements humains et, partant, à la création d'un État densément peuplé. Les analyses anthropométriques effectuées sur les squelettes de Kerma par Christian Simon montrent une population

diversifiée, comportant plusieurs groupes ethniques clairement distincts. Certains d'entre eux possèdent une affinité avec les sujets retrouvés dans les cimetières de Haute-Égypte, alors que d'autres présentent des ressemblances avec les populations installées au sud du Soudan (l'échantillon de référence était une nécropole récente du Kenya). Bien évidemment, surtout dans ce dernier cas, on ne peut exclure qu'à l'installation plus ou moins consentie d'immigrés venus des déserts voisins se soit ajoutée par la suite la déportation de populations razzées plus au sud et dont les jeunes gens étaient utilisés comme soldats. Il est significatif que les artistes égyptiens, si habiles à croquer les particularités physiques des étrangers, n'aient quasiment pas représenté les traits caractéristiques des populations d'Afrique noire avant le début du Nouvel Empire. Or, celui-ci s'était justement ouvert sur les combats contre les armées de Kerma dont les figurations sont reproduites sans cesse à la XVIII^e et XIX^e dynastie, alors même que la Nubie était déjà pacifiée. On pense notamment à cette scène de carnage représentée sur un coffre ouvragé bien connu du trésor de Toutânkhamon où le jeune souverain lance ses flèches sur les guerriers de « Koush la misérable ». Qui plus est, dans les temples de Nubie et celui d'Ermant ainsi que dans certaines tombes de la XVIII^e dynastie sont figurés des prisonniers ou des porteurs de tributs dont le physique évoque les populations nilotiques actuelles : ils sont dotés de jambes interminables et surplombent parfois de leur haute taille les soldats égyptiens qui les accompagnent, contrairement à ce que voudraient les conventions graphiques. Jean Vercoutter avait suggéré que les armées des pharaons avaient lancé des expéditions sur le Haut-Nil jusqu'aux régions où vivent les peuples nilotiques actuellement. Mais un si long trajet depuis l'Égypte à travers des régions aussi inhospitalières que le *Sudd*, le vaste marécage qui plus tard arrêtera les éclaireurs de Néron partis à la recherche des sources du Nil, est peu vraisemblable. Il faut plutôt attribuer aux campagnes des rois de Kerma la présence de ces populations méridionales sur le Nil moyen.

L'étendue du royaume n'est pas connue avec précision, mais on estime qu'au sud elle dépassait la cinquième cataracte, les découvertes récentes n'ayant cessé de reculer en amont les attestations de la culture Kerma. Au nord, son expansion jusqu'à la première cataracte a suivi le retrait des Égyptiens à la fin du Moyen Empire. Comme aux époques napatéenne et méroïtique, on ignore, faute de témoignages archéologiques, jusqu'où s'étendait le pouvoir des souverains à l'est et à l'ouest. Il semble que la zone d'influence de Kerma allait assez loin vers l'ouest, car des analyses isotopiques réalisées sur les nombreux bucranes (crânes de bovidés) déposés sur les tombes royales ont révélé des origines aussi lointaines pour ces animaux que le Darfour. De plus, le récit de l'explorateur égyptien Herkhouf,

vers 2 250 av. J.-C., décrit le roi de Kerma en campagne «vers l'angle occidental du ciel», très à l'ouest de la vallée, contre des tribus nommées par le terme Tjemehou, qui désigne généralement des Libyens, avec un sens géographique assez large sans doute. L'expédition relatée a lieu pourtant au Kerma ancien, alors que le royaume n'a pas encore atteint son apogée.

Si l'on peut écrire que le royaume de Kerma est «historiquement» attesté grâce aux témoignages égyptiens, ces textes sont extrêmement lapidaires et ne permettent de se faire une idée précise ni de l'histoire du pays ni de l'organisation de l'État. L'écriture y était non pas inconnue, puisqu'une correspondance en égyptien entre le souverain de Kerma et le royaume hyksôs est mentionnée à l'époque tardive dans la seconde stèle du pharaon Kamosé, mais inutilisée en dehors de ce contexte diplomatique qui impliquait sans doute des scribes égyptiens. Une seule représentation royale, gravée sur une stèle de Bouhen, est attestée. Elle est maladroitement démarquée de modèles égyptiens, le monarque étant habillé d'un pagne à devanteau, coiffé de la haute couronne blanche des pharaons ornée d'un semblant de cobra. Il est armé d'une masse et, seule concession à la culture locale, tient un arc dans la main gauche. Comme en Égypte, le souverain est le chef des armées et le principal protagoniste du culte divin, à en juger par la proximité des temples et des palais dans la capitale. Un des indices de sa puissance est l'importance croissante prise par son monument et son trousseau funéraire.

Dès le Kerma moyen, les tombes royales comportent un nombre impressionnant de bucranes déposés sur la face sud du tumulus (pas moins de 4 351 devant la tombe n° 253). Au Kerma classique, les sépultures royales sont devenues d'immenses tumuli de près de 100 m de diamètre, dotés d'appartements souterrains en briques. Elles sont flanquées de vastes chapelles funéraires décorées de peintures murales. Elles comportent enfin un grand nombre de «morts d'accompagnement», serviteurs sacrifiés du monarque défunt, qui par centaines l'ont suivi dans l'autre monde. On ignore si les rois de Kerma se réclamaient, à l'instar des pharaons, d'une ascendance et d'une nature divine. Le fait qu'ils soient inhumés dans la même nécropole (le cimetière oriental de la ville) que le reste de la population plaide toutefois en faveur du contraire. Quelques noms sont connus d'après les sources égyptiennes. Sous la XII^e dynastie, vers 1 900 av. J.-C., les textes d'envoûtement écrits par les scribes égyptiens en charge de la protection magique du royaume pharaonique détaillent une bribe de généalogie royale de Kerma. Deux frères, Teriahi et Awawi, fils de Kawi et de la dame Kouni (les transcriptions des voyelles sont approximatives), se succèdent sur le trône, suivis par le fils du second, dont le nom est quasiment illisible. Deux siècles plus tard, alors que les forteresses royales

sont tombées aux mains des Kermaïtes, une stèle de Bouhen cite le roi Nedjeh. Enfin, une inscription, récemment découverte par l'égyptologue Vivian Davies sur la route du désert de Nubie près de Korosko, désigne un roi nommé Tereh ou Terereh, un nom proche de Teriahi cité précédemment mais probablement postérieur.

Le seul témoignage égyptien de quelque ampleur sur le royaume de Kerma est l'autobiographie de Herkhouf, un haut dignitaire de la région d'Assouan où sa tombe a été creusée et gravée de textes hiéroglyphiques qui relatent ses quatre voyages au pays de Yam, d'abord en compagnie de son père, puis seul (voir encadré, p. 73 sq.). Il s'agissait d'« ouvrir la route » du commerce entre l'Égypte et les pays du Sud sous le règne de Merenrê et la régence du jeune Pépy II (vers 2 250 av. J.-C.). La localisation de Yam a été durant des décennies l'occasion de débats contradictoires, mais il est désormais acquis qu'il ne peut s'agir d'un autre État que celui de Kerma, qui à partir du règne de Sésostri I^{er} (vers 1 950 av. J.-C.) est désigné dans les textes égyptiens par le nom de Koush, sans que l'on puisse déterminer si ce changement de nom correspond à une rupture politique ou à une meilleure connaissance du pays par les Égyptiens. Parti d'Éléphantine, sur la première cataracte, Herkhouf atteignit le pays de Yam par les oasis du désert occidental et revint, chargé des produits africains si convoités (encens, ébène, ivoire, huiles aromatiques), par les principautés de Basse-Nubie, Wawat, Irtjet et Satjou situées le long du Nil. Lors de sa troisième expédition, comme nous l'avons précédemment évoqué, il arriva à Yam alors que le souverain était parti en campagne militaire. Il le rejoignit alors et lui « donna satisfaction », ce qui doit signifier que Herkhouf lui a prêté main-forte à l'aide des soldats de son escorte. Il n'est pas indifférent que l'explorateur ait eu à aller à la rencontre du roi au lieu de l'attendre dans sa capitale. Il semble en effet que l'acquisition des produits venus du sud était à Kerma sujette à un monopole d'État encadré de près par le pouvoir royal. Le quatrième voyage de Herkhouf n'est connu que par la lettre touchante de Pépy II enfant, moins émerveillé par les richesses de l'Afrique que par le nain, ramené « pour les danses du dieu », qu'il reçoit en cadeau.

L'essentiel de notre connaissance du royaume de Kerma, en l'absence de sources écrites suffisantes, provient de l'archéologie et notamment des fouilles de la capitale et de sa nécropole. La ville antique *intra muros* couvrait à la fin du Kerma Ancien une superficie de 25 ha, circonscrite par un appareil défensif de fossés et de larges bastions ondulés montés en pisé et percés de portes. Les constructions étaient généralement en matériau léger, essentiellement du bois, et sont marquées au sol par des trous de poteaux. Dans les zones d'habitat situées au centre, elles sont de forme rectangulaire, de 3 à 4 m de côté, mais les autres quartiers

Les voyages de Herkhouf au pays de Yam (Kerma)

Inscriptions de la tombe de Herkhouf
à Qubbat el-Hawa, Assouan, vers 2 250 av. J.-C.

« Sa Majesté Merenrê, mon maître, m'envoya avec mon père Iri, compagnon unique et prêtre ritualiste, vers Yam afin d'ouvrir une route vers ce pays. J'effectuai le voyage en sept mois. J'en ramenai des présents de toutes sortes, de grande utilité (?), ce qui me valut de hautes louanges.

Sa Majesté m'envoya une deuxième fois, seul. Je partis par la route d'Éléphantine, et revins par Irtjet, Tereres, Mekher et Irtjetj (*sic*), au terme de huit mois. À mon retour, je rapportai de cette contrée une grande quantité de présents. Jamais on n'avait rien rapporté de tel dans ce pays-ci. Je revins depuis le domaine du chef de Satjou et Irtjet, après avoir ouvert [la route de] ces pays étrangers. Jamais auparavant il n'avait été trouvé de compagnon et chef d'expédition qui eût fait ce trajet vers Yam.

Puis Sa Majesté m'envoya une troisième fois à Yam. Je partis par... (*lacune*) par la route de l'oasis, et je trouvai que le souverain de Yam marchait contre le *Tjemeh*, pour lutter contre les *Tjemehou*, dans l'angle occidental du ciel. Je suivis ses pas vers le *Tjemeh* et le satisfit tant qu'il adressa des louanges à tous les dieux en faveur de (mon) souverain. [...] (*passage en lacune*). Je revins de Yam avec trois cents ânes chargés d'encens, d'ébène, d'huile *hekenou*, de baume *khesayt*, de peaux de panthère, de défenses d'éléphants, de bâtons de jets et de produits de valeur de toute sorte. Quand le chef d'Irtjet, Satjou et Wawat vit la force et le nombre de guerriers de Yam dépêchés avec moi pour mon retour vers la Résidence (*Memphis*) en plus des soldats qui avaient été envoyés avec moi, il me fit venir, me donna des taureaux et des ibex et me guida vers les collines d'Irtjet, parce que la vigilance que j'avais montrée dépassait en excellence celle de tout compagnon et chef d'expédition qui avait été envoyé vers Yam auparavant. Tandis que le serviteur ici présent (*Herkhouf*) descendait le fleuve vers la Résidence, on fit en sorte que le prince, le compagnon unique, l'administrateur du double domaine de l'eau fraîche, Khouni, remonte vers moi avec des bateaux chargés de vin de dattes, de gâteaux, de pain et de bière. » [...] »

« Scellé par le roi en personne. An 2, 3^e mois de [la saison de] l'Inondation, jour 15. Ordre royal [à] l'ami unique, le prêtre ritualiste, le chef d'expédition, Herkhouf.

J'ai pris connaissance des termes de cette lettre que tu as envoyée au roi en son palais afin de lui faire savoir que tu es retourné en paix de Yam, ainsi que les soldats qui étaient avec toi. Tu dis dans cette lettre que tu as rapporté de beaux et grands présents de toutes sortes que Hathor, la Dame d'Imaou, a donnés à l'âme du roi de Haute et Basse-Égypte, Neferkarê, qu'il vive pour toujours et à jamais. Tu dis dans ta lettre que tu as ramené un nain pour les danses du dieu depuis la terre des *Akhetiou*, ressemblant au nain que Baourdjed, le porteur de sceau divin, avait ramené de Pount au temps du roi Isési. Tu as dit à Ma Majesté qu'aucun [nain] semblable n'avait jamais été ramené par aucun des autres qui étaient allés à Yam auparavant.

Eh bien, sauras-tu accomplir ce que ton maître désire et loue ? Te soucies-tu jour et nuit d'accomplir ce que ton maître désire, loue et ordonne ? Ma Majesté pourvoira à tes besoins, si nombreux et si coûteux soient-ils, si bien que le fils de ton fils en profitera et que les gens diront en entendant ce que Ma Majesté a fait pour toi : « Est-il rien de comparable à ce que l'on a fait pour l'ami unique, Herkhouf, quand il est revenu de Yam, en raison de la vigilance qu'il a montrée à exécuter ce que son maître désirait, louait et ordonnait ? »

Pour toi, viens sans tarder, vogue vers la Résidence ! Embarque et amène avec toi ce nain que tu as ramené depuis la terre des *Akhetiou*, vivant, en bonne santé et fort pour les danses du dieu afin de réjouir et de renouveler le cœur du roi de Haute et Basse-Égypte Neferkarê, qu'il vive à jamais. Quand il monte à bord, fais en sorte que des gens capables soient autour de lui des deux côtés du bateau et veillent à ce qu'il ne tombe à l'eau. Quand il dort la nuit, fais en sorte que des gens capables dorment autour de lui sous son abri et vérifie dix fois par nuit. Sa Majesté désire voir ce nain plus que les présents des mines de Pount. Si tu abordes à la Résidence avec ce nain vivant, en bonne santé et fort, Ma Majesté fera pour toi plus que ce qui a été fait au porteur du sceau divin, Baourdjed, au temps du roi Isési, en proportion du désir qu'éprouve Ma Majesté de voir ce nain.

Des instructions ont été transmises au gouverneur de la ville nouvelle, le compagnon, le prince, l'administrateur des prêtres, afin d'ordonner que soit prélevé pour lui tout produit des magasins et des temples sans qu'il y ait d'exemption. »

Kerma, la *deffufa* vue de l'ouest.

Kerma, la salle d'audience vue de la *deffufa*.

le Soudan

Kerma, la ville vue de la *deffufa*.

76

des origines
à la chute
du sultanat
Fung

Saii, la nécropole « Kerma » (voir également p. 520-521 et 528 sq.).

Saii, nécropole « Kerma », quatre tumuli « princiers ». ►

le Soudan

78

des origines
à la chute
du sultanat
Fung

Saï, nécropole « Kerma », tumuli « princiers ».

Saï, nécropole « Kerma », une partie des centaines de tombes (voir également p. 520 sq.). ►

comportent des huttes rondes traditionnelles. De nombreuses fosses-silos rappellent l'agencement du village Pré-Kerma. L'introduction de la brique crue, sans doute une innovation importée d'Égypte, apparaît déjà dans les restes d'un mur séparant des quartiers.

Par la suite, la cité s'accrut considérablement, mais, les vestiges étant situés à l'ouest sous les champs cultivés, il est difficile d'estimer sa superficie. L'essentiel de la surface ancienne est alors couvert de bâtiments cultuels, de palais et de magasins tout autour du temple principal, la *deffufa* occidentale. Ce monument imposant, le plus ancien édifice en briques crues au monde conservé dans son élévation, culmine encore aujourd'hui à plus de 17 m de hauteur et domine la plaine environnante. Bien qu'il évoque la silhouette d'un temple égyptien, avec un haut massif en forme de pylône au sud, flanqué d'un bâti rectangulaire au sud, son architecture interne n'offre rien de commun avec les sanctuaires pharaoniques. Le bâtiment est en fait presque plein, à l'exception d'une longue salle située entre les deux ensembles à laquelle on accède par un escalier monumental sur le côté du bâtiment, d'un étroit couloir aveugle partant de ce corridor médian dans l'épaisseur de la structure et de quatre petites pièces à chaque angle. Un autre escalier, partant du sanctuaire, permettait d'atteindre la terrasse en haut de la *deffufa*. La stratigraphie réalisée par Charles Bonnet et son équipe a permis de distinguer pas moins de 19 niveaux, dont les 15 plus récents correspondent aux différents états du complexe religieux durant les huit siècles qui séparent le milieu du Kerma moyen et la destruction de la cité vers 1500 av. J.-C. On ignore quelle divinité était adorée en ce lieu, mais plusieurs éléments laissent supposer que le principal dieu de Kerma se présentait sous forme de bélier. Des traces de déjections ovines ont été repérées devant la longue salle centrale, sans doute un sanctuaire marqué par une large pièce cylindrique en marbre dolomitique utilisée comme autel. Une tête de statue de cet animal en quartz émaillé a également été retrouvée dans une chapelle funéraire royale. Dans certaines sépultures figuraient les restes d'agneaux entiers, richement ornés et portant un disque de plumes d'autruche sur la tête. Enfin, ce n'est qu'à partir de la conquête de Kerma et particulièrement dans les sanctuaires de Nubie que se développe dans le culte égyptien l'image d'Amon à tête de bélier : on l'a interprétée comme une fusion entre les divinités principales des deux peuples. Un des « noms secrets » d'Amon, associé à la Nubie dans les textes magiques du Nouvel Empire et de la Troisième Période intermédiaire, est Saka ou Shaka. Ce pourrait être une survivance du nom du dieu de Kerma.

Une autre construction remarquable, bien que de moindre ampleur, de la cité de Kerma consiste en une structure circulaire de près de 16 m de diamètre, au sud-ouest de la *deffufa*. Cette immense hutte, entourée

d'un mur d'enceinte, a été six fois rebâtie entre la fin du Kerma ancien et le Kerma classique, notamment après des incendies. L'agencement de l'intérieur, qui comporte une salle, enduite de pigment rouge, en forme de rectangle arrondi, montre une série de chicanes qui permettent d'accéder à ce qui pouvait être un dais central. Cette organisation de l'espace, les dimensions de l'édifice ainsi que des parallèles possibles, bien que très tardifs, avec les huttes royales du Darfour et du Soudan du Sud ont laissé supposer qu'il s'agissait d'une salle d'audience royale. La persistance de la forme ronde traditionnelle — alors que les palais royaux, dès le Kerma moyen, épousent des formes rectangulaires d'influence égyptienne — s'explique sans doute par le désir, dans un édifice emblématique du pouvoir royal, de rattacher la monarchie aux origines du royaume.

C'est sans doute dès le Kerma moyen, en l'état actuel des fouilles, qu'une seconde cité fut bâtie à un kilomètre au nord de la capitale Kerma, sur le site aujourd'hui connu sous le nom de Doukki Gel. Cet ensemble puissamment fortifié comportait plusieurs palais cérémoniels et lieux de culte, indiquant une répartition des fonctions entre les deux cités. Six de ces palais ont été retrouvés jusqu'à présent : ils présentent des plans ovales ou circulaires, avec un diamètre compris entre 20 et 60 m. Nous y reviendrons dans le chapitre suivant, car c'est justement sur ce site, après la destruction de la ville de Kerma proprement dite, que s'installèrent les Égyptiens du Nouvel Empire.

La nécropole de Kerma est située à près de 4 km à l'est, sur le site où s'élevait le village Pré-Kerma. Elle comprenait près de 20 000 tombes serrées sur plus d'un kilomètre carré. Le cimetière s'est étendu du nord au sud, les fosses du Kerma ancien étant situées dans la partie septentrionale qui comprend aussi, à l'ouest, quelques tombes du Groupe C, tandis que la lisière méridionale abrite les vastes sépultures des derniers rois du Kerma classique. Deux d'entre elles sont flanquées de chapelles funéraires dont la plus haute, K II, connue depuis les premiers explorateurs occidentaux, est appelée communément la « *deffufa* orientale ». Les tombes les plus anciennes sont des fosses profondes mais de dimensions au sol modestes, dépassant rarement un mètre de diamètre, marquées après remplissage d'un cailloutis blanc bordé d'une couronne de petits blocs de schiste noir. Le défunt y est allongé entre deux couvertures de cuir en position contractée, la tête vers l'est et le visage vers le nord. Les vêtements sont aussi en cuir, parfois ajouré, et sont décorés de perles. Le mobilier funéraire consiste en quelques vases rouges à bord noir décoré.

Au début du Kerma moyen, les fosses s'élargissent, et peuvent atteindre 10 m de diamètre pour des personnages importants. Les défunts sont souvent accompagnés d'animaux, moutons, chèvres ou chiens. La pratique

des «morts d'accompagnement», déjà attestée au Kerma ancien, devient plus évidente : il s'agit d'individus sacrifiés aux côtés du personnage principal, mais inhumés avec soin et munis de leur propre trousseau funéraire. Les biens disposés autour du défunt sont plus riches et plus variés : éventails de plumes, outils de bronze, poignards au manche d'ivoire, miroirs, céramiques en plus grande quantité et de formes diverses. Dans les sépultures des notables, le défunt est placé sur un lit de bois dont les pieds imitent des sabots de bovins et qui est souvent rehaussé d'incrustations en ivoire aux motifs animaliers. Autour de lui ont été disposés des moutons entiers enfermés dans des sacs de cuir. À l'extérieur, les tumuli sont accompagnés de petites chapelles d'abord en bois, puis en pisé, sans doute imitées des usages égyptiens pour le culte des défunts. Le tumulus lui-même est bordé au sud de bucranes — calotte crânienne et cornes du bétail sacrifié pour le banquet funèbre — et, au nord, des bols utilisés pour les libations.

Au Kerma classique, les coutumes funéraires précédemment établies ne changent guère, sinon que la taille et la richesse des sépultures s'accroissent encore. Au sud de la nécropole se distinguent quatre immenses tombes (K III, IV, X et XVI) où furent ensevelis les derniers souverains avant le conflit avec l'Égypte. L'une des plus remarquables, K X, fouillé par Reisner au début du ^{xx}e siècle, se compose d'un vaste tumulus de 85 m de diamètre et de 3 m de profondeur. Au centre, orientée ouest-est suivant la tradition kermaïte de position des défunts, s'élevait sur 1 500 m² une vaste superstructure de briques crues abritant un large corridor, une chambre funéraire voûtée et de nombreux magasins pour les provisions et le matériel. Curieusement, il semble que le roi n'avait pas été inhumé en position fléchie sur un lit, mais allongé, vraisemblablement dans un cercueil disparu, victime des termites : une influence égyptienne sur le rituel local, perceptible également dans certaines tombes secondaires, est évidente. Parmi les artefacts retrouvés figuraient plusieurs statuettes égyptiennes de notables du Moyen Empire. Comme dans d'autres tombes royales du Kerma classique, il s'agit d'objets pillés lors de campagnes militaires en Haute-Égypte, telle l'incursion de Kerma et de ses alliés relatée dans la tombe de Sobeknakht à el-Kab et non, comme le croyait Reisner, de représentations de colons égyptiens contemporains établis à Kerma.

La découverte la plus sensationnelle dans la tombe K X fut celle de 322 squelettes alignés dans le corridor central, généralement en position contractée et munis de quelques objets. Ces «morts d'accompagnement», dont la pratique à Kerma culmine avec cette sépulture, ont, d'après les observations anthropologiques, été ensevelis vivants, une fois installés en position mortuaire, sans doute étouffés par le déversement de sable depuis le haut des murs. Par la suite, les espaces furent comblés, les murs furent scellés

par une couverture de briques crues et le tumulus couvert de sédiments et de sa traditionnelle couronne de cailloutis blanc et de schiste noir. Un énorme monolithe de marbre dolomitique fut enfin installé en son centre. Dans les années suivantes, des tombes subsidiaires de notables furent creusées dans le remplissage du tumulus, afin sans doute que ces hauts personnages fussent inhumés au plus près de leur souverain. Au nord fut édifiée une large chapelle (K XI), sans doute pour le culte du roi défunt. Ses salles étroites ménagées entre des murs très épais étaient couvertes de fresques aux couleurs vives, détaillant des scènes de navigation et de pêche ou des défilés d'animaux, girafes, buffles et hippopotames. Leur signification nous échappe en bonne partie, les parallèles égyptiens n'étant pas forcément des guides fiables pour l'interprétation d'un monde culturel aussi différent que celui de Kerma.

Parmi les objets retrouvés en contexte funéraire, l'un des plus communs est la céramique qui à Kerma atteint une qualité rarement égale par d'autres civilisations (voir photographies, p. 67-68). Reisner estimait que seules les œuvres des céramistes grecs l'avaient surpassée. Il est vrai que les potiers kermaïtes avaient derrière eux une tradition d'excellence en ce domaine qui, nous l'avons vu, remontait au Néolithique. Mais leur production au Kerma classique montre un développement de formes et de techniques sans commune mesure avec les cultures précédentes, à tel point que, dans les vitrines du musée de Khartoum, les importations égyptiennes trouvées à Kerma font pâle figure à côté des œuvres locales. La variété des formes est particulièrement évidente dans ces cruches dont le bec et parfois la panse reproduisent des animaux, hippopotames, autruches, bovidés, singes, ou dans ces hauts récipients dont les renflements superposés évoquent un empilement de bols. Sur le plan technique, ce sont les gobelets-tulipes, héritiers d'une forme millénaire en Nubie, qui sont sans doute les plus admirables. Bien que montés à la main (le tour n'ayant été utilisé que tard en Nubie), leur galbe est parfaitement régulier et élégant, leur lèvre atteint une minceur extraordinaire dans la poterie funéraire, évidemment conçue pour un usage plus décoratif et cultuel que domestique. Mais ce sont leurs teintes chatoyantes qui séduisent avant tout le regard. La pâte, à l'intérieur et sur la moitié supérieure de l'extérieur, est d'un noir luisant dont l'éclat est obtenu par polissage après cuisson. La moitié inférieure est d'un beau rouge orangé et est séparée de la partie noire par une bande iridescente de largeur variée. Toutes ces couleurs ne doivent rien à des pigments mais à des techniques de cuisson extrêmement élaborées, alternant différents positionnements de l'objet et des changements de température. Cette céramique raffinée était produite sur place, comme en témoignent les nombreux ateliers de potiers trouvés sur le site de Kerma.

Mais ces traditions étaient connues en dehors de la capitale. Les tombes des princes de Saï, au nord, ont ainsi fourni un matériel de qualité comparable et, au sud, de très beaux exemples ont été retrouvés dans les fouilles de sauvetage de la quatrième cataracte.

La dernière sépulture royale connue, comme nous l'avions évoqué au début de ce chapitre, se trouve non dans la nécropole orientale mais sous la ville moderne, dans la partie sud d'un nouveau cimetière inauguré alors que la menace égyptienne se faisait plus pressante. La datation de la tombe (entre 1525 et 1405 av. J.-C.) a été obtenue par carbone 14 sur des éléments calcinés et confirmée par la céramique tardive. Peu après la construction, en effet, la structure funéraire qui comprenait une chapelle adjacente a été incendiée et le puits de pierres sur lequel la sépulture était bâtie pour juguler les infiltrations a été endommagé. Le mobilier retrouvé par les archéologues, détruit et pillé, était réduit à quelques fragments, qui donnaient toutefois une idée de sa richesse originelle. Cette destruction est sans doute consécutive à l'invasion des armées égyptiennes dans la capitale. On estime qu'il fallut environ un siècle et demi aux pharaons de la XVIII^e dynastie pour venir à bout de la résistance du royaume de Kerma. Fiers de leur tradition millénaire et farouchement attachés à leur indépendance, les archers de Koush se battirent pendant plusieurs générations avant de se laisser réduire ■

Miroir, Kerma classique,

Mirgissa, cimetière

« Kerma », tombe K72,

musée national, Kartoum,

SNM 14043.